

Sur le chemin du marché

Autor(en): **G.H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 39

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

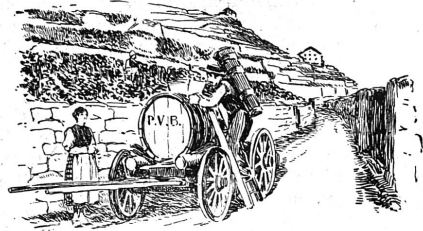
ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



SUR LE CHEMIN DU MARCHÉ

UN bon pas, résonnant sur la route très sèche, quelques bonnes femmes, poussent les voituresses chargées de légumes, de fruits et de fleurs, vont au marché. Il y a aussi, dans ce groupe, deux ou trois jeunes filles, déjà grandelettes et portant sans fléchir la hotte pleine. Et tout ce monde est joyeux. Belle journée de juillet, la vigne « s'annonçait » bien, les « plantages » sont superbes, on a eu de la pluie convenablement, du soleil en suffisance, l'année sera bonne et l'automne réjouissant. Le long de la route, les femmes égrenent les petits câncans du village.

— Alors, comme ça, votre Henriette ne se plaît pas par Lausanne ?

— Eh ! bien, voilà. Il y a trop d'ouvrage pour un trop petit « gagne ». Et puis vous savez, les filles d'après ne sont jamais contentes de rien... Il leur faut le pain et l'argent du pain.

La Suzette au taupier, qui vient de prononcer ce jugement sans recours, le ponctua d'un signe de tête et poussa plus rudement la voiturette pleine de poireaux et de salades qu'elle va vendre. Décidément sa fille Henriette ne la satisfait point. Toutefois, craignant d'avoir trop laissé voir sa méchante humeur, elle rectifie :

— Ce n'est pas qu'elle soit de mauvaise commande ou dépenaillée... non. Pour quant à ça, rien à dire... Mais, voyez-vous, de notre temps on se contentait à moins et on n'était jamais sans quelques écus de côté.

— C'est un fait.

— Voyez la Rose au syndic. Voilà une fille de sorte.

— Et ordrée.

— Bien sûr, mais là où il y a assez d'eau, ce n'est pas malice de mener sa barque.

Cette voix articulée d'une voix aigre où perce peut-être un brin d'envie, fait retourner la femme du taupier.

— Ah ! c'est vous Claudine...

— Pas une autre.

Les bonnes femmes se taisent. La Claudine n'a pas une excellente réputation. Elle ferait battre deux montagnes. Plus d'une fois elle a passé en justice de paix pour des « paroles inconsidérées » et c'est « par respect pour son mari », un tout brave homme, que les choses n'ont jamais été plus loin, qu'un « arrangement » qui, d'ailleurs, coûtait toujours quelques beaux écus. Aussi, les bonnes femmes, sur le chemin du marché, semblent désireuses de n'en pas dire plus long devant la Claudine.

Et, justement, pour rompre les chiens, voici la sirène d'une auto qui hurle, hurle, hurle... Il y a dans le groupe des paysannes une minute de désarroi. Les unes tirent à gauche, les autres à droite. D'une voiturette, un chou, un énorme chou

tombe, roule et passe devant l'auto sans être atteint. Il l'a risquée belle. D'ailleurs le passage de la limousine a été si rapide que les bonnes femmes sont encore ahuries alors qu'on n'entend déjà plus le teuf-teuf du moteur. Un chien aboie et revient après un demi-kilomètre de conduite inutile, haletant et braillard.

— Si c'est possible, s'exclame Claudine qui, la première a retrouvé la parole. Si c'est permis, on ne pourra bientôt plus aller sur les chemins...

— Et ce que ça sent mauvais cette fumée. De fait, l'auto n'a pas été polie et a laissé derrière elle une épouvantable odeur de benzine.

— On devrait tout ça interdire, avoue la Suzette au taupier.

Et ces dames approuvent ; surtout la Marie Cretenoud, qui est occupée à nettoyer le chou vagabond et à le débarrasser des feuilles meurtries par la chute.

Un char attelé d'une jument grise les rattrape et les devance...

— Allons, allons ! dépêchez-vous, crie une voix de femme...

C'est madame la syndique, qui fait signe de la main aux administrées de son mari.

La Claudine grommelle :

— On a beau loisir de dire « dépêchez-vous » quand on a char et cheval...

Personne n'ajoute rien. L'émotion est apaisée. Les femmes se remettent en marche, les roues des voiturettes grincent, les lourds souliers ferrés résonnent sur la route. Elles hâtent le pas. Encore que quelques-unes récriminent avec véhémence contre les autos, les bécanes, les motos et tout ce qui risque d'écraser le piéton ou de l'aveugler de poussière ou de fumée ; la conversation languit un peu. Marchant vite et poussant fort, ou haletant sous la hotte lourde, elles n'avaient plus grand courage à bavarder, et puis, sur le marché, au milieu des épinards, des poireaux ou des salades pommées, elles auraient tout loisir de se conter les événements ordinaires et extraordinaires.

Sur la voie ferrée, à gauche de la route, un train passa.

— Déjà ! remarqua la Louise au maréchal. D'habitude il nous rattrape à la croisée... On est en retard...

Et les voiturettes de rouler plus fort, les roues de grincer plus aigrement, les souliers de résonner plus dur... Mais cette allure ne peut convenir à chacune ; si la Claudine qui est « bâtie à chaux et à sable » et n'a pas deux onces de graisse sous la peau, peut courir comme un chat maigre, la Marie Cretenoud qui pèse quatre-vingt-cinq, n'en saurait faire autant. Et elle n'est pas la seule. D'autres encore ne peuvent suivre et le groupe se disloque. Par ailleurs, les véhicules, sur le chemin, se font plus nombreux. C'est l'heure où les citadins habitant la banlieue vont reprendre leur place à l'atelier, au magasin, au bureau... Les bicyclettes se succèdent et les coups de cornettes résonnent aux tins-tins du timbre. Les bonnes femmes ont fort à faire à se garer et le moment n'est pas venu de conter sornettes.

Aussi, elles arrivent à l'entrée de la ville en débada. Le long de la rue elles s'échelonnent avec leurs hottes et leurs voiturettes, leurs corbeilles et leurs paniers. Ici la vie est déjà intense. Un mouvement affairé bourdonne et va crescendo. Prises, soudain, de la crainte d'être en retard, les

marchandes s'égaillent en diverses directions, selon leur place de vente ; quelques-unes « s'empressent à courir » et les roues non caoutchutées des petites voitures à légume, font, sur les pavés, pointus, un tintamarre singulier. G. H.



O MA SUZON !

O Magali, ma tant amado,
Mete la têtes au fenestroun !
Mistral.

— Oh ! ma Suzon, ma tant grachôsa
Aovre ta fenitra ! Suzon,
Montra mè ta mena dzoïàosa
Et tè galé recouquelon.
L'è plitein d'etàte per amont,
Tsamp de gottraose,
Mà lè z'etàte bisquerant
Quand tè verrant !

— Pas mé de la brison dâi brantse
Que de ta tsanson ie fé cas.
Vé mè catsi dein l'iguie bliantse,
Et mè fère pesson, tot drâ !

— Oh ! ma Suzon ! se te t'èin va
Ao riô dâi tantse,
Por mè, pêcheu ie mè fari.
Tè pèseri !

— Quand l'accouilhieri dein lè gollie
Ton'hameçon, crâi pas m'avâ...
Te m'oïri subllü ài z'orolhie,
Ein osi mè sari tsandjâ.

— Oh ! ma Suzon ! se te t'è fâ
L'osi batolhie,
Lo rusé tsachâo mè fari.
T'attraperi !

— Quand bin ti cliiau z'osi, ein fita,
T'arâi coudhi lè z'attrapâ,
T'èin sari po ton coup de tita
Et mè fari herba flitioria !

— Suzon ! se t'è l'herba dâi prâ,
Balla magritta,
Mè, l'iguie cliâre mè fari,
T'arroseri !

— Se te t'è fâ l'iguie quecâole,
Po mè sauwâ on mè verra
Per lè d'amon : sari lè niôle !
Dinse, te porri pas m'avâ.

— Oh ! ma Suzon ! se te t'èin va
Bin litein pè Rolle,
Mè, lo gros veint ie mè fari.
Tè porterî.

— Se te t'è fâ l'ouvra de pliodze,
M'èin àodri bin l'iein àotra pâ ;
Et ie sari lo sèlâo rodzo,
Lo grand fû qu'ètsâode lè prâ !

— Oh ! ma Suzon ! se te t'è fâ
Lo grand relodzo,
Mè lo lanzai¹⁾ ie mè fari,
Tè baiseri.